

Sobriquets des communes et villages vaudois : [suite]

Autor(en): **Mérine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 47

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214270>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Pertot lè dzein tsantàvant. Lè z'on çosse, lè z'autro cein. On òuïa : « Roulez tambou ! » et pu on outro bin galé assebin que sè desà : « Madelon, Madelon, Madelon ». Voliàvo tsantà avoué leu, mà n'é pas pu suivre drâi avau. N'avé pas aprâ cllia tsanson à l'écoula et mè veillivo po lo derrâi couplliet iò falliâi dere : ... lon. Ie m'ant oïu et sè sant bin su demândâ cò l'étâi clli corps que l'avâi cllia tant balla voix. Ne cougnessant pas oncora Louette de Velâ-lè-Pudzin.

Pu pas vo z'ein dere mè. Crâïo bin que l'étê eimourdzi on bocon po fini. Por quant à clli l'armistice que l'ant de que l'étâi signî, n'é pas pu lo vère. L'avant appèdzî pè su St-François, mà n'a jamé pu allâ prau proddzo. Fâ rein ! vu mè rappellâ grand teimps de clli dzo, quand bin n'é pas yu l'armistice.

MARC A LOUIS.

Le haut et le bas. — Un pasteur des montagnes avait été nommé dans un poste des bords du lac. Avant son départ, les autorités lui offrirent un banquet. M. le syndic venait de lui exprimer en termes éloquentes les regrets et les souhaits de circonstance. Dans un discours émouvant, le pasteur déclara qu'il n'aurait jamais quitté la paroisse alpestre s'il ne s'était senti appelé d'En-Haut.

— Pardon, d'en-bas, vous voulez dire, s'écrie un des municipaux. — C. P.

MADEMOISELLE ALICE

(Portrait villageois).

ELLE est petite, alerte et vive. Malgré la cinquantaine qui approche, elle a conservé un air de jeunesse que chacun s'accorde à lui reconnaître. Elle a les traits fins, les cheveux tout blancs et un sourire de bonté éclaire son visage au teint brouillé. Elle porte toujours une simple robe grise avec un petit tablier noir. Quand elle sort, elle met un chapeau bergère de paille jaune, sauf en hiver, où on lui voit, pour aller au sermon, son éternelle toque de velours noir.

Elle vit de peu ; ses goûts sont modestes ; elle n'a pas besoin de posséder une garde-robe bien remplie, car sa vie s'écoule dans le petit magasin qu'elle tient à deux pas de l'église. Une modeste enseigne est fixée au-dessus de la porte. Il n'y a pas de vitrine avec rideau métallique, seulement une porte vitrée qui, lorsqu'elle s'ouvre, met en branle une sonnette. Pour pénétrer dans ce magasin, on traverse un jardinet où croissent des pivoines, des roses trémières et du réséda. On monte un escalier de bois pour aller à l'étage où se trouve un petit appartement dont les fenêtres s'ouvrent sur les grands prés tout fleuris de dents-de-lion. Mademoiselle Alice, qui connaît toutes les marches de cet escalier, le monte d'un pas léger et rapide. Mais elle passe la plus grande partie de son temps dans la modeste boutique où l'on trouve toutes sortes de denrées.

Cependant Mademoiselle Alice a pour spécialité les articles de mercerie, les étoffes et les laines. Sur les rayons superposés, les cartons blancs ou gris s'empilent avec une régularité parfaite. Il y en a de toutes les dimensions. Ils sont rangés par ordre de grandeur et, dès qu'elle a vendu une douzaine de boutons, on la voit grimper sur un tabouret pour mettre ses cartons en place.

Elle aime la simplicité, l'ordre et l'économie. Chaque jour elle tient ses comptes ; elle inscrit les bénéfices dans un grand livre doublé de toile noire et classe ses factures afin de les retrouver le jour de l'échéance. Elle est habile à servir les clients, elle ne s'attarde jamais à bavarder et ne répond pas aux propos malveillants. Toujours on la voit d'humeur égale et personne n'a pu se plaindre d'avoir été mal servi. Si son petit com-

merce se limite aux articles de mercerie, cela ne veut pas dire que Mademoiselle Alice ne vende pas autre chose. Chaque jour c'est, du matin au soir, un défilé : gens du village qui achètent habituellement leur épicerie à la ville voisine, mais qui ont à chaque instant besoin d'un morceau de savon, d'une pelote de ficelle ou d'un écheveau de coton ; enfants qui achètent pour deux sous de caramels et de temps à autre une plaque de chocolat ; gens de passage, paysans conduisant leur bétail à la montagne et s'arrêtant là pour faire provision de cigares et de tabac.

Si vous demandiez à Mademoiselle Alice quels sont les clients les plus difficiles, elle vous répondrait sans hésiter : « Ceux qui réclament les objets introuvables ». En effet, il existe partout une catégorie de gens qui voudraient qu'on leur donne de suite ce qu'ils n'ont pu trouver nulle part. A ceux-là, Mademoiselle Alice répond invariablement de son ton calme et posé :

— Je regrette, mais je n'en ai pas en magasin.

Si on lui répond d'un ton grognon et malsade : « Alors on ne trouve bientôt plus rien chez vous », son visage s'empourpre, elle a un mouvement particulier de la tête, ses mains s'agitent puis, sans trouble, sans hésitation, elle répond de son ton le plus naturel :

— Que voulez-vous, Madame, c'est comme partout ailleurs. Il y a beau longtemps qu'on ne trouve plus tout ce qu'on veut. »

C'est en hiver, quand il pleut ou qu'il neige, que le magasin de Mademoiselle Alice est le plus accueillant. Quand la bise pleure dans les fentes des portes ou que le vent souffle en rafales jusque dans les cheminées, on s'attarde volontiers chez la bonne vieille fille. On s'assied sur des chaises, des tabourets ou des caisses. Un bon feu de bois ronfle dans le poêle en castelles. Le chat ronronne au bout de la banque. Rien ne trouble son repos. Tout ce monde qui parle, discute et fait des gestes, ne l'émue pas. Il en a bien vu d'autres, le vieux matou philosophe. Quand une nouvelle cliente entre dans la boutique, il tourne la tête, ouvre un œil puis, comme fatigué de l'effort, on le voit se remettre en boule pour dormir.

Cependant la conversation s'anime. De temps à autre on taquine Mademoiselle Alice. On lui dit que depuis la guerre elle a réalisé de beaux bénéfices. Mais elle répond tranquillement que les produits de la terre se vendent mieux que ses pelotes de ficelle — ce qui fait rire tout le monde. Quand on lui demande pourquoi elle ne s'est pas mariée, elle déclare qu'elle n'aurait su que faire d'un mari. Si on insiste, elle ajoute que, peut-être, il lui eût été utile pour ouvrir les caisses. Puis, tout étonnée d'en avoir dit autant, elle se tait, se remet à son travail et laisse parler son entourage.

Au commencement du mois, Mademoiselle Alice se lamente à cause des coupons de sucre, de riz et de macaronis qu'il faut coller sur des feuilles spéciales. Elle craint toujours de se tromper ou d'effectuer son envoi trop tard. Et, quand l'expédition est faite, elle craint que le facteur ne perde les paquets en route. Alors elle voit déjà son contingent de marchandises n'arrivant pas et ses clients portant leurs cartes ailleurs.

Les bonnes commères qui la regardent coller ses coupons ne manquent jamais de se plaindre des prix exorbitants des denrées et surtout de leur rareté. C'est un concert de lamentations qui finit toujours par ces mots :

— Enfin, que voulez-vous, c'est la guerre !

Quand la mère Fanchon est là, il n'y en a que pour elle ; sa voix au timbre aigu domine toutes les autres.

— Moi, dit-elle, en secouant sa tête de vieille chouette empaillée, je ne sais bientôt plus que mettre dans la marmite. Mon homme ne veut plus rien manger. Il dit qu'il aime mieux être

à la pinte qu'à la table, parce que le vin, au moins, n'est pas à la carte.

Personne ne répond, car on sait que la mère Fanchon n'est pas une femme à contredire.

Quand la petite pendule accrochée à la muraille marque huit heures, le vieux matou se dresse sur ses pattes, fait le gros dos et bâille lentement deux ou trois fois. Ensuite il s'étire du mieux qu'il peut et, d'un saut, quitte la banque pour se rapprocher du fourneau.

Les clientes comprennent que c'est l'heure de fermer la boutique. Elles se retirent sans hâte, emportant leurs emplettes. Toujours obligeante, Mademoiselle Alice les accompagne jusque sur le seuil. Elle lève la tête pour voir le temps qu'il fait, puis, tandis que les pas s'éloignent, elle tire les volets et rentre chez elle en fermant la porte à double tour.

JEAN DES SAPINS.

DIAGNOSTIC

UN médecin, qui n'est certes pas le premier venu, s'en va ordinairement passer ses vacances dans une petite ville du canton. Il y a deux ans, dans la chambre voisine de la sienne, logeait un monsieur affecté d'une toux opiniâtre, dont il ne paraissait, du reste, pas trop souffrir.

Le représentant de la faculté discerne immédiatement, dans cette toux, l'indiscutable indice d'une sérieuse affection pulmonaire. Un jour, au sortir de table, après un copieux souper, le médecin crut devoir mettre en garde son voisin contre les dangers d'une toux si constante. Le tousseur partit d'un éclat de rire et protesta de sa bonne santé : « Moi, docteur, dit-il, je me porte comme le Pont-Neuf ! »

Devant une telle assurance, le médecin, un peu vexé tout de même, n'insista pas.

L'été dernier, lorsque le docteur revint à sa villégiature accoutumée, il n'y retrouva pas son voisin de l'année précédente. Il s'informa et apprit que celui-ci avait succombé un mois auparavant à une maladie de poitrine.

— Eh ! bien, voilà tout de même de ces choses qui font plaisir ! exclama-t-il, laissant l'hôtelier ahuri.

SOBRIQUETS DES COMMUNES

ET VILLAGES VAUDOIS

II

- La Sarraz* : rollie-bots.
Lavey-Morcles : lei roucans, lei raucans.
Lavigny : lei botollions.
Légier-La-Chiésaz (St) : lei tia-lao.
Lieu (le) : Ecouva-fu (ballaye-fu).
Livres (St.) : lei raodze guignon.
Luins : planta saudze.
Lussy : les luci... fers (?)
Malapatud : lei polantztes.
Maracon : lei bouratte-caïons.
Marnand : bramafan.
 pri dé l'ivoué.
 lyein dao pan.
 lei couquelions.
Mauborget : lei grelliets.
Mauguetzaz : lei merlon.
Mex : les fous.
Motry : épouéris, peta-truffia.
Mollondins : quemaclious.
Mont (le) (Lausanne) : pequa-dzenevra.
Mont (Rolle) : rapeliions (grapillous).
Montcherand : pequa-redzenaye.
Montmagny (et pas Montagny comme l'a dit le Conteur) : lei lao.
Montherod : lei renâ, que l'on disait aussi des gens de Montherod ?
Montpreveyres : bourla-satssets (su lo fornêt).
Morrens : tsausse-rosse dé Morreins, lei pioux,
 tire-paille, tire-foin,
 tire lo diablou pè lei deints.
Novalles : lei tsats.
Noville : lovats ou louveteaux (plutôt lovât, insectes aquatiques), on dit aussi aux gens de l'en-

droit : les serre-mécanique, parce que le pays est... plat !
 Nyon : medze-fedze.
 Onnens : les baveux.
 Oppens : les baignolets (à rapprocher des seillettes d'Orzens).
 Ormonts : les vouëtérins (voituriers).
 Orny : les rupians (les gloutons).
 Orzens : les seillettes.
 Ouchy : on dit aussi des gens d'Ouchy, les belliat, les pirates.
 Oulens : les coucous (mais lequel des deux Oulens ?)
 Pailly : les mulets.
 Paudex : les paos.
 Penthalaz : cancanias.
 Penthaz : id.
 Perrroy : bourla satsets.
 Poliez-le-Grand : pi piats.
 Poliez-Pittel : croquié-bissons.
 Pont (le) : rabatte-guelion.
 Prahins : les laos.
 Préverenges : on dit aussi les défreguely.
 Provence : les dzenellyes, les vougne-dzenielles.
 Puidoux : les pioux, les amouéaux.
 Renens : pourré dzens.
 Romainmôtiers : sesses (buveurs ?)
 Romairon : les carquailles.
 Romanel (Lausanne) : les bufa-tsats.
 Ropraz : les tsats fouma.
 Rossenges : medza gremeaux, casse-coquiés (casse-noix).
 Rossens : vire-bocans.
 Rocray : les écoués, les français.
 (A suivre.)

MÉRINE.

UNE DAME QUI SE COUPE

DANS une pinte campagnarde, deux internés français se vantent d'avoir fait la conquête de toutes les femmes du village, sauf une. On rapporte le propos au syndic. Celui-ci hausse les épaules, mais son front se rembrunit. Le soir, chez lui, parlant à sa moitié :
 — Dis-voir, Françoise, ces internés ne blaguent-ils pas au *Cheval-Blanc* qu'ils ont eu toutes les femmes de la commune, sauf une seule...
 — Je m'étonne laquelle !

LE MARIÉ NOVICE

(Patois de Bonneville, Hte-Savoie).

O dan, bonzou, monseu l'incra. ¹
 Voudria ben me mariâ.
 — Pè te mariâ, mon pour'garçon,
 Oh ! de l'arzen, te n'en as pas.
 — D'ai cor ² 'na pice de nou-quart ³
 Qu'd'ai consarvâ dapoé l'mai de mars.
 — Mon pour'garçon, pè t'contentâ,
 I faudra ben t'y mariâ.
 Mon pour'garçon, pè t'mariâ,
 I faut apprendre à bricf ⁴
 — Pè y bricf, z'i breccerai preu ;
 Dé n'saurai pas y emmagnolâ. ⁵

Au dîner de nocés. — L'entraîn et la gaité ne cessent de régner. L'aïeul est assis à côté du pasteur. Ce dernier refuse avec énergie de prendre du vin ; il répète qu'il a signé la tempérance. L'aïeul, impatienté, lui remplit quand même son verre en disant :

— Voyons, monsieur le pasteur, il est avec le ciel des accommodements, comme disait l'apôtre saint Marc.
 — Mais, cher monsieur, ce n'est pas du tout l'apôtre saint Marc qui a trouvé cette sentence, c'est tout simplement ce drôle de Molière. — C. P.

¹ Le curé. — ² J'ai encore. — ³ Une pièce de neuf-quarts (de livre). — ⁴ Berccer. — ⁵ Pour y berccer, j'y berccerai bien ; mais je ne saurai pas emmagnoloter.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

38

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

Un matin je me livrais à ces pensées décourageantes, lorsqu'on frappa à ma porte. Je cours ouvrir : c'était Lucy. La visite de cette dame me combla d'aise ; car je savais d'avance quelle serait la grâce flatteuse de son langage, et j'étais bien déterminé à m'imaginer que, derrière la cloison, Henriette n'en perdrait pas un mot.

Lucy, de retour d'une excursion en Suisse, venait me demander des nouvelles de ses copies. Elle était seule, je les lui présentai ; elle eut l'attention d'en paraître enchantée, ravie, et de prodiguer l'éloge à mes talents. Aussi je ne me sentais pas de joie, lorsque, changeant d'objet :

« Vous n'étiez pas hier chez vous, monsieur Jules.
 — Auriez-vous pris la peine de monter jusqu'ici, madame ? Justement, hier matin, mon oncle me fit demander pour sortir avec lui.

— C'est ce que voulut m'apprendre une jeune personne qui travaille dans la chambre voisine, et chez qui je me reposai quelques instants. Quel est son nom, je vous prie ? »

A cette question, je rougis jusqu'au blanc des yeux. Lucy s'en aperçut, et reprit aussitôt, non sans quelque embarras :

« Je vous ai fait étourdiment une question que vous pourriez croire indiscret, monsieur Jules... Excusez-moi. Mon unique motif était l'envie de savoir le nom d'une jeune fille dont l'air, l'accueil et les manières m'ont inspiré de l'intérêt.

— Elle nomme Henriette... repris-je encore fort troublé. C'est un nom que je ne prononce pas sans émotion, bien que je le prononce sans cesse... » Puis, encouragé par l'air dont Lucy m'écoutait, et surtout par l'idée d'avancer, d'achever peut être le grand travail de ma déclaration : « Puisque j'ai osé vous dire cela, madame, ajoutai-je, je dois, ce me semble, vous en dire davantage... Cette jeune personne, je la vois tous les jours, je travaille tout auprès, je l'aime !... et votre question m'a troublé comme si vous eussiez surpris un secret qui est demeuré jusqu'ici dans le fond de mon cœur... C'est en dire assez pour que vous compreniez quels sont mes sentiments, et quels vœux ils me porteraient à former, si je pouvais me persuader qu'ils fussent agréés. »

En cet instant nous fûmes interrompus. C'était l'époux de Lucy. On revint aux copies ; bientôt ils me quittèrent.

Après ce qui venait de se passer, j'avais hâte de me trouver seul. Glorieux, ravi, soulagé, j'admiraï que j'eusse osé dire, et si bien. et si à propos. « Et que c'est facile ! » pensais-je.

Ce qui m'enchantait surtout, c'est qu'Henriette, libre à chaque instant de protester en se retirant, n'avait quitté sa mansarde qu'après l'arrivée de l'époux de Lucy. Sur cette circonstance j'échafaudais tout un monde de bonheur. Henriette, en écoutant ma déclaration, l'avait accueillie ; Henriette l'avait accueillie parce que son cœur était à moi. Enfin comme vers une heure elle ne remonta pas à son ordinaire, je me persuadai aussitôt que, fille aussi soumise que tendre, elle venait de transmettre mes vœux à sa famille, qui en délibérerait à cette heure !

J'étais donc en proie aux plus charmantes anxiétés de l'attente, lorsque vers trois heures de l'après-midi j'entendis quelqu'un monter l'escalier. La personne se dirigea d'un pas ferme vers ma porte, qu'elle ouvrit sans façon. C'était le géomètre !

Il paraît que ma physionomie n'était pas dans son état normal.

« Ma visite vous fait pâlir, dit-il brusquement ; vous pouviez pourtant vous y attendre.

— Effectivement, monsieur, balbutiai-je, je m'étais flatté... »

— Remettez-vous donc, et prenons des sièges. » Nous nous assimes.

« J'ai l'habitude, reprit le géomètre, d'aller droit mon chemin : voici ce qui m'amène. » Puis fixant sur moi un regard étincelant de fierté : « Depuis longtemps, monsieur, vos allures me déplaisent. Je croyais m'être suffisamment mis en garde contre elles... Mais ce matin même, et en présence d'une

personne tierce, vous avez compromis ma fille !... Que signifie ce manège ?

— Monsieur, tentai-je de répondre, blâmez mon inexpérience, mais ne suspectez pas mes intentions... »

— Les bonnes intentions procèdent ouvertement. Or vos façons d'agir sont équivoques, quand déjà votre situation, ce que j'en sais du moins, ne me tranquillise nullement sur vos façons d'agir... »

— Vous me faites outrage, monsieur, interrompis-je avec un accent de vive émotion.

— C'est possible, reprit le géomètre d'un ton calme qui me remplit de crainte ; aussi suis-je prêt à vous faire réparation. Il se peut, en effet, que je vous juge avec sévérité. Il se peut que, timide, inexpérimenté, gauche dans vos allures, vous soyez ferme et honorable dans vos intentions. Eh bien ! c'est à vous de me faire la preuve que vos propos, dans tous les cas inconvenants, sont honnêtes du moins, que vous savez où ils peuvent, où ils doivent nécessairement conduire, sous peine d'être inexcusables... Prouvez-moi donc que vous êtes réellement en mesure de vous marier, et aussitôt je rends justice à vos intentions... Que gagnez-vous, monsieur, année commune ? »

Cette épouvantable question, que je voyais poindre depuis un moment, m'écrasa comme un coup de foudre. Je ne gagnais rien encore, je ne possédais pas un sou vaillant, et j'avais oublié d'y songer. Si Henriette m'aimait, si Henriette m'était unie, quel besoin d'autres ressources ?... Percer la cloison, et tout était dit. Mais le géomètre raisonnait autrement.

« Je gagne, monsieur, répondis-je tout pâlisant, je gagne... moins sans doute que je gagnerai par la suite, mais j'ai un état... »

Il m'interrompit :

« C'est justement parce que vous avez un état, et que cet état est celui de peintre, que je précise ma question. Vous n'ignorez pas le proverbe. Votre état donne de la gloire quelquefois ; du pain, pas toujours. Ma fille n'a rien. Qu'avez-vous ? Ou plutôt j'en reviens à ma question : Que gagnez-vous, année commune ?

— Je gagne... »

J'allais infailliblement mentir ou me trouver mal, lorsqu'on frappa à ma porte.

(A suivre.)

Grand-Théâtre. — La saison au Grand-Théâtre a commencé tardivement cette année. C'est la faute des événements. Elle n'en sera pas moins brillante, si l'on en juge par les débuts, qui ont eu lieu jeudi. Notre nouvelle troupe, où l'on a eu le plaisir de retrouver quelques bonnes connaissances, nous a donné de façon remarquable l'*Etrangère*, de Dumas. Tout le monde était content.

Pour demain soir, dimanche, M. Bonarel a l'heureuse idée de reprendre une tradition dont lui seront reconnaissants les habitués de ce jour-là : il reprend le drame. Au programme : *Le Petit Jacques*, le drame si émouvant tiré par M. Busnach du roman de Claretie et dans lequel l'auteur a su donner à la note comique une juste part. Pleurs et rires. On sera comblé.

Exposition d'intérieurs ouvriers. — Une exposition d'intérieurs ouvriers, organisée par « L'œuvre » avec l'appui de la ville de Lausanne, se prépare dans la maison ouvrière que la commune a fait construire rue de l'Industrie.

Cette exposition a pour but de montrer un certain nombre d'appartements modestes meublés et installés avec goût. Elle sera une utile et bienfaisante leçon de choses à la portée de tous et principalement des ménages à revenus modestes. De nombreux artistes, industriels et commerçants y participent.

L'exposition s'ouvrira au public le mardi 26 novembre.



Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS